

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 15 (1877)
Heft: 42

Artikel: Lo tessot et lo monnâi
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184397>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

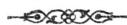
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

N'empêche que nous avons fait une belle course ce jour-là. Passé aux *fenêtres de la lune* puis aux *fenêtres de l'été*, puis le long du *lac jaune* et de là plus loin c'est splendide. Je la conseille à tous ceux qui oseront affronter Machin ou qui feront les frais d'y aller en carrosse, mais prenez garde à la musique.

Ed. C.



Pour aider à l'interprétation des prophéties.

Qui se souvient de la *Jobsiade*? Combien même n'ont jamais lu un traître mot de ce poème héroï-comique allemand, signé *Kortüm* et qui date de ce bon vieux temps où le veilleur de nuit, en criant les heures, recommandait aux bons bourgeois de veiller sur leurs filles, de prendre garde au feu et aux voleurs et de louer le Seigneur.

La *Jobsiade* me retombe entre les mains et je ne résiste pas à l'envie d'en extraire l'horoscope de Hieronymus Jobs, tiré par une bohémienne, à la demande du père de ce mauvais sujet. Le maître d'école prétend qu'on n'en fera jamais rien de bon, et le papa est persuadé que son fils deviendra au contraire un prédicateur de grand mérite.

Voici l'horoscope :

« Ta voix puissante épouvantera plus d'un méchant audacieux ; elle réveillera maint pécheur endormi. La ville entière sera édifiée par tes paroles.

« Tu veilleras sur les bons et sur les méchants. Tu les avertiras des dangers qui menacent leurs corps et leurs âmes. Tu seras le berger fidèle et vigilant des jeunes et des vieux, des grands et des petits.

« Chacun, dans cette ville, entendra publiquement tes sages avertissements. Et lorsque ta bouche ouverte parlera, nul n'essaiera de te répondre. »

Impossible de pronostiquer plus clairement la brillante carrière du futur pasteur de Schildburg, en Souabe. Le père est enchanté, le maître d'école est jugé un âne et Hieronymus Jobs est envoyé à l'Université.

La Jobs se conduit comme un chenapan. Il passe un examen insensé, rentre honteusement chez lui, remplit des fonctions de plus en plus infimes et, devenu *Veilleur de nuit* de Schildburg, accomplit consciencieusement, chaque nuit, la prophétie de la bohémienne.

Sa voix effraie, réveille, édifie ; il veille, il avertit et garde ses concitoyens. On l'entend publiquement et personne ne lui répond.

Avis aux prophètes et à leurs interprètes.



Le tessot et le monnâi.

On tessot (qu'on lâo dit assebin dâi tisserands), étai z'u portâ 'na pîce dè tâila à n'on monnâi ; vo z'ein âi bin su prâo z'u reincontrâ su la route ; l'einvortollion la tâila déveron on auna, que cein resseimblî à n'on rebatté, metton cein su l'épaula et traçon dinsé tant quiè tsi la pratiqua. Cé tessot et cé monnâi fasont que 'na man lavâvè l'autra, lo tessot baillivè à mâodrè ào monnâi et stu z'ice al-

lâvè ourdi tsi lo tessot. Adon quand lo tessot portâ la pîce dè tâila, lo monnâi lo fe chetâ on m'ement et tot ein djaseint, lâi dit :

— Veni-vâi vairè mè caions!

Ye vont, et quand sont dein là z'éboitons, lo monnâi se férè su ! à sè bétions qu'êtint étaï que bas, que ma tâi cein fasâi dâi bio z'animaux, que pésâvon bin trâi-cents.

— Eh bin ! que fe lo monnâi, qu'ein ditè-vo, sont te pas bin bio ?

— Bin bio, que repond lo tessot, mâ se poivo nuri lè mins avoué dâo fi, sariont bin asse bio què cein !

C'était à l'époque du retrait des vieilles monnaies, des francs anciens en francs nouveaux, soit en 1851.

Une bonne femme d'un village voisin de notre ville possédait, depuis la révolution de 1798, un double louis de Berne, qu'elle gardait soigneusement dans un vieux *pion* de bas, selon l'usage assez fréquent de l'époque.

Ayant entendu dire que les anciennes monnaies ne vaudraient plus rien, elle prit le parti de sortir de sa cachette son double louis d'or et d'aller en ville aux renseignements. La personne à qui elle s'adressa lui fit observer que sa pièce n'avait plus que sa valeur intrinsèque et qu'il fallait absolument la changer.

— C'est triste, dit-elle, moi qui croyais ne m'en séparer qu'à la mort.

Là-dessus on voulut lui faire entendre qu'elle aurait mieux fait de la placer à la Caisse d'épargne et que maintenant elle en aurait presque trois.

Bah ! répliqua-t-elle, « on me l'a déjà dit, mais jamais on ne me fera croire que les louis font des petits. »

S. E.

Jamais événement politique ne préoccupa à un plus haut point nos populations que les dernières élections en France, fait qui atteste assez éloquemment combien sont grandes nos sympathies pour ce pays, combien nos intérêts sont intimement liés aux siens. Dimanche soir, tout le monde était sur pied, en quête de nouvelles. On avait la persuasion qu'il était impossible d'avoir si tôt des renseignements : on allait en chercher quand même. Lundi, les cafés présentaient une animation extraordinaire ; on entrait, on sortait : — Avez-vous des nouvelles?... — Et vous? — Non... sapristi!... Je crains bien que les 363... — Quand paraît le supplément du *Journal de Genève*?...

Telle était la conversation, décousue, fiévreuse, unique partout. Les kiosques étaient entourés d'une foule compacte, anxieuse, lisant avec avidité tout ce qui arrivait de Paris, de Lyon ou de Marseille. On se pressait, on se bousculait pour atteindre le guichet ; on lisait à la dérobée par dessus les épaules des premiers servis. Après beaucoup d'efforts et une longue attente, nous pûmes acheter le *Petit Marseillais* ; mais en voulant nous dégager de la foule, il ne nous resta en main qu'un morceau du titre : *Le Petit....* Aujourd'hui tout est rentré dans le calme. Vive la République!

